

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.

Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 6 mars 1920. — Faut pas s'en faire (Solendieu). — Dzenet-dr-boque (E. B.). — Drôle de métier (J. M.). — Pas possible !! — Lettre du Mont Terri (P. Pl.). — FEUILLETON : La Fée aux miettes (Ch. Nodier) suite.



FAUT PAS S'EN FAIRE

PARMI les locutions populaires qui courent les rues et même les boudoirs, il en est une qui a plu d'emblée et a rapidement pris droit de cité : Faut pas s'en faire !

C'est en somme ni plus ni moins qu'un axiome de philosophie simpliste, qui respire un sentiment de bonne humeur joint à un stoïcisme très heureux, par le temps qui court.

Faut pas s'en faire... sous entendu de la bile. C'est à dire ne pas s'inquiéter, se tourmenter. L'inquiétude est la maladie morale du siècle; elle a donné à son tour naissance à la neurasthénie, qui est une forme aggravée de l'inquiétude, de la peur de vivre.

C'est pourquoi le bon sens populaire, sachant que l'insouciance est le seul moyen de combattre la psychonévrose, s'est armé d'une arme facile, dont l'effet suggestif est beaucoup plus puissant qu'on ne le pense : c'est la formule lapidaire « Faut pas s'en faire ! »

Quand vous confiez vos peines et vos alarmes à un ami et qu'il vous répond : « Allons, allons ! à quoi bon te tourmenter, faut pas t'en faire ! » vous éprouvez, je ne sais quoi de réconfortant, qui vous fait envisager vos tourments avec moins d'angoisse, plus de philosophie. Curieux phénomène psychique, d'une indéniable évidence.

J'ai cherché l'origine de cette perle des locutions « modern-style » et je ne crois pas me tromper en l'attribuant à la grande guerre, qui a vu surgir tant d'idées et de choses nouvelles, de valeur fort inégale.

En quittant son « patelin », le brave poilu disait à sa bonne mère qui pleurait en l'embrassant : « Allons ! Allons ! mère, on reviendra, faut pas s'en faire ! ».

Dans l'horreur des tranchées, au « bleu » qui se lamentait, les pieds à demi-gelés dans la boue glacée, le vieux marsouin disait, en mâchant sa chique : « Allons ! le gars, faut pas s'en faire, il y a encore du pinard ! »

Dans la bouche d'un enfant du peuple ou dans celle d'un poilu, la locution s'adapte aisément au langage courant, affranchi de toute rhétorique; mais où elle revêt une saveur délicieusement gatroche, c'est sur les lèvres d'une jeune fille du meilleur monde, chez qui le mépris momentané de l'étiquette s'allie à la plus parfaite distinction.

C'est ce qu'il me fut donné de constater il y a quelques temps, dans une circonstance que je vais vous raconter.

J'étais à Paris, chez Madame la comtesse de C..., veuve d'un officier d'artillerie tué sur le front. La noble veuve portait courageusement son deuil, par-

tagant son existence entre sa mère et sa fille Marcelle, ravissante jeune fille de quatorze ans, qui, par sa constitution menue et sa grâce aristocratique, incarnait la Française de haut lignage.

La conversation roulait sur la guerre, l'armistice, la victoire, la paix.

La grand-mère se désolait en rappelant les terribles angoisses du début, la violation criminelle de la Belgique, l'invasion de la France, la dévastation des riches provinces du Nord, la destruction des villes et des plus anciens monuments de l'art religieux.

— Les barbares nous ont ruinées, dit à son tour la jeune veuve; après m'avoir pris mon mari, tué au champ d'honneur, ils ont inondé nos mines d'Anzin.

Leur grosse « Bertha » est venue jusqu'à Paris, éventrer nos églises et tuer de pauvres gens dans leur sommeil, des femmes et des enfants inoffensifs; oh ! les lâches ! reprit la mère en s'essuyant les yeux.

— Et à Verdun, donc ! continua la veuve, ils nous ont tué presque cinq cent mille hommes, la fleur de la jeunesse française y a passé ! et maintenant qu'ils sont battus, ils voudraient se regimber !

— Les gaz asphyxiants seront la honte éternelle des promoteurs de cette guerre inique, remarqua sentencieusement l'aïeule; le génie allemand s'est mis au service des instincts les plus bas de l'homme sauvage, l'histoire les flétrira à jamais.

Pendant que les deux dames exhalaient ainsi leur indignation et leur juste mépris, la petite fille était restée sans mot dire, gracieusement assise sur un sofa, le front droit, l'œil fixe et les lèvres figées, comme une statue du silence. J'admira, à la dérobée le galbe marmoréen de son visage aristocratique, la fraîcheur de son teint de lys, la pureté de son regard bleu, la blondeur de ses cheveux, la noblesse de son front d'albâtre, et je me disais : « Oui, c'est bien là l'incarnation de la beauté française, issue des couches les plus élevées de cette race illustre entre toutes. »

Il y eut une pause. Je rompis le silence en m'adressant à la jeune fille :

— Vous ne dites rien, Mademoiselle Marcelle, à quoi pensez-vous ?

La belle adolescente me toisa d'un regard profond, et la lèvre soulevée juste assez pour me laisser voir des dents d'une admirable blancheur, elle me dit :

— Je pense que les Roches ont écoppé, et qu'il ne leur sert de rien de se rebiffer; on les a, c'est le principal, pour le reste, il ne faut pas s'en faire, à quoi bon !

Les deux dames se récrièrent simultanément :

— Oh ! oh ! Marcelle ! Qu'est-ce que c'est que cet argot !

La jeune fille courut alors se jeter dans les bras de sa grand-mère, l'embrassa tendrement et lui dit :

— Voyez-vous, bonne maman, quand je parle de ces bourreaux qui ont mutilé ma chère France, je trouve notre français trop beau pour les stigmatiser !

Je fus tout à fait de son avis, et je ne saurais dire tout ce que cette locution : faut pas s'en faire, me parut belle dans la bouche de cette jeune patricienne, à qui les malheurs de sa patrie avaient infusé un peu de ce sang rouge des célèbres coardières de 89, les Corday, les Rolland, les de Bonchamp et les Desmoulins.

Solandieu.



DZENET-DR-BOQUE

L'ETAI vegnu au mondo à Pllan-des-Batze, proutze de Bez, yo lou dzein san dè tot fins et dè tot malin. Cliou Dzenet-de-Boque s'appellàve dinse por cein que l'étaï asse long qu'ona berclure et on bocon clinà. L'étaï ion de cliou crevatson adì malado po ne rein fère. La terra l'étaï trop basse por lli, pouàve pa se baishì. Tot parai l'avai grò d'ambichon et tot d'ao'on parlàve de veni retse et de se cordre daò bon et daò biau.

Adan l'avai voliu allà à l'étrandgi fère fortena : on bet de tein somélièr dein lous hôtels, varlet de tchambre, et assebin portier avoué ona balla carlette de générat, on n'habit avoué dâa biau botons de loton dzaune et dai tsausse bordaie ein or. L'étaï zu dinse on par d'annaie dein lous Angleterre et assebin ein Freince.

On biau dzor y revegne à Pllan-des-Batzes, io fasai lo biau monsu, dèvesàve avoué l'accent parisien, l'avoué lou liaisons, que cein n'étaï ona mi-sère.

Reincontro adan lo vilho Toquenet qu'allàve ein tsan avoué sa valse et sa tsergosse. Cliou Toquenet l'étaï ona brave dzein, que n'avai on seimblein de rein, mà que l'étaï on tot finaud por cein que l'irâ zâo zu à l'écoûla et que l'avai adì bènè po l'analyse et la réchitachon.

— Bonjour, monsieur Toquenet, que l'ai fâ noutron Dzenet-de-Boque, me reconnaissez-vous ?

— Atchi-vo, l'è de biau savai que te reconnaisso; dâi long coco coumein tē ne l'ein a pas dâi moust âo mondo. Quein que te fâ per ice ?

— Je viens me reposer.

— Te fâ bein, ne sert de rein de se brigandâ. Mâ t'è ride biau, m'nami. Qiein fâ-to et d'o que te vegne ?

— Eh bien, j'ai beaucoup voyagé, j'ai z'eu des bonnes places, j'ai-t-été à Londres, j'ai-t-été à Paris...

— Dis-vè, l'ami, que l'ai fâ dinse lo Toquenet, n'a-to rein têtè ona trouille ?

— Comment dites-vous ? Pourquoi ?

— Por cein que te deveve français quemet on caion !

E. B.

Veuve. — Une jeune veuve se remarie un an après avoir perdu son premier mari.

— Entre nous, ma chère, lui dit une amie, le lendemain des noces, vous avez été un peu pressée de remplacer ce pauvre Charles...

— Est-ce qu'on ne peut pas se remariar après douze mois de veuvage ?

— On attend généralement un peu plus.

— Ah ! vous avez peut-être raison. — Puis, après un moment de réflexion : J'attendrai plus longtemps... une autre fois !

Trop savant. — On parlait d'un médecin très couru :

— Quel médecin ! Quelle science ! On n'en revient pas !

— C'est justement ce que je lui reproche.